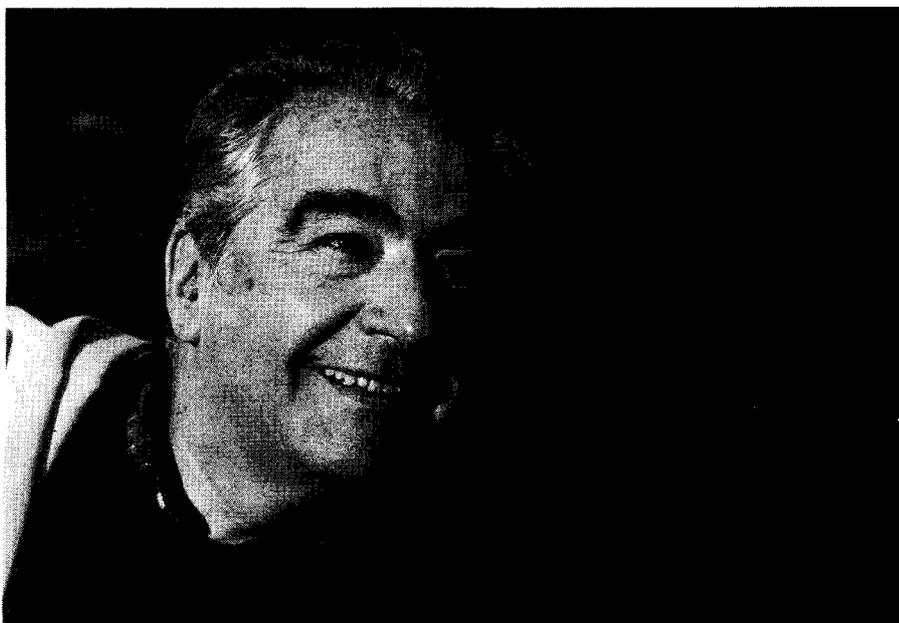


ALVARO MUTIS ET SON DOUBLE

Le dédicataire de *Cent ans de solitude* donne une suite aux aventures de son héros, Maqroll el Gaviero. Un marin dont les voyages ne mènent nulle part.



Alvaro Mutis

▣ *Hona vient avec la pluie; La dernière escale du Tramp Steamer*, Alvaro Mutis. Traduit par Annie Morvan et Chantal Mairot. Ed. Messinger, 98 et 92 F.

LA COLOMBIE NE PRODUIT pas que de la cocaïne. Gabriel Garcia Marquez, prix Nobel de littérature en 1982, est né dans ce pays, et il y a trouvé en Alvaro Mutis un écrivain assez estimable pour lui dédier son chef-d'œuvre, *Cent ans de solitude*.

« Nous sommes de très vieux amis », commente Alvaro Mutis. « C'est une relation qui ne s'est ni créée ni développée à cause de la littérature. Bien sûr, on parle littérature de temps en temps. Mais c'est surtout à cause de la façon fraternelle dont nous avons partagé la vie. Je parle avec lui tous les jours, et il m'a dédié aussi son dernier livre, *Le Général dans le labyrinthe* ».

La dédicace de ce roman encore à paraître en français : « Pour Alvaro Mutis

qui m'a donné cette histoire », mérite une explication. « Il y a dix ans, j'ai essayé d'écrire les dix derniers jours de Bolivar. Vaincu, rejeté par ses compagnons de guerre, il essaie de prendre un bateau pour arriver en France où il a vécu quand il était jeune. Mais c'était trop difficile pour moi. Un jour, Garcia Marquez vient chez moi et me dit : « Ecoute, mon vieux, tu vas écrire, oui ou non ? » Je lui ai répondu non, et il m'a demandé cette histoire. J'ai accepté. Le jour même, il a tout emporté, l'histoire et tous les livres que j'avais sur Bolivar. Il a commencé à travailler. Il a abandonné tout ce qu'il faisait, il s'est mis à lire, à lire, à lire. Et il a écrit ce livre superbe qui est, je crois, le plus important de son œuvre. C'est le livre le plus colombien, le plus sud-américain du monde et, en même temps, c'est une méditation sur la mort ».

Alvaro Mutis, poète, n'était cependant pas connu en France, puisqu'il n'y était pas traduit. Il a fallu qu'il devienne ro-

mancier, et installe dans un cycle de trois romans son personnage favori, Maqroll el Gaviero, pour que, depuis le début de cette année, son œuvre commence à nous parvenir. Il y a de l'ironie dans cette situation : Alvaro Mutis manie parfaitement la langue française — au point de revoir lui-même, parfois, la traduction de ses livres —, pour avoir effectué une bonne partie de ses études à Bruxelles, dans un collège catholique où il a commencé à se nourrir de l'histoire européenne, restée aussi présente dans son imaginaire qu'elle l'est chez son héros.

« J'en ai marre de l'histoire sud-américaine. Ce sont des guerres civiles qui se répètent avec une monotonie vraiment embêtante. Mais si vous pensez aux Croisades, par exemple, quel matériau cela représente pour l'imagination ! Même Waterloo, c'est la fin de la dernière légende qu'on a vécue, qu'on aime Napoléon ou pas ! »

On sait depuis *La Neige de l'amiral* (éd. Messinger, cf. *Magazine littéraire* n° 265) que Maqroll el Gaviero est un marin dont les voyages ne mènent nulle part. Ou alors, dans des endroits de perdition où il ne reste que par une sorte de paresse naturelle qui l'incline peu à l'action. Mais l'action vient à lui, et il doit repartir, pour s'arrêter ailleurs.

Ce personnage vient de loin : « J'ai semé dans mes livres quelques poèmes en prose, qui étaient des noyaux de narration, des épisodes de la vie de Maqroll el Gaviero. Il y a six ou sept ans, je me suis rendu compte qu'il y avait un roman là-dedans, et ça a donné un début, la possibilité d'un roman... ».

Mais Maqroll el Gaviero est rapidement devenu, pour son père spirituel, un héros encombrant : « Je vais mourir, et lui va continuer à vivre. Je l'ai tué trois fois. Trois fois, j'ai décrit sa mort avec tous les détails, trois fois il est revenu avec ses histoires de bordel, d'alcool et de misère.

C'est une malédiction ! Je l'aime beaucoup, mais il me joue des tours ».

Aventureuse, la vie de Maqroll el Gaviero est celle d'un homme qui ne peut trouver d'autres amarres que celles de l'amour et de l'amitié. Au risque de souffrir quand les chaînes se rompent : la vie s'achève toujours par la mort, et seul le héros est capable de résister à tous les assauts, pour se perdre à nouveau.

Ilona vient avec la pluie est le deuxième volume de la trilogie dont il est le pivot. Echoué à Panama, il fait de ce lieu de passage son centre d'activité, grâce à Ilona qu'il a retrouvée là. Ilona est un amour ancien, jamais éteint. Maqroll el Gaviero est, à sa manière, un fidèle. Fidèle à ses rêves, sans doute, fidèle aussi aux rêves de ceux et celles qu'il aime. De la même façon qu'il peut s'embarquer sur un bateau presque complètement hypothéqué, il accepte d'ouvrir avec Ilona une maison de passe où les prostituées sont déguisées en hôtesse de l'air. C'est compter justement sur les fantasmes des clients potentiels, mais imprudemment sans les risques d'une telle entreprise. En l'occurrence, il s'agit moins d'ailleurs des inévitables tracasseries administratives qui s'abattent sur les animateurs d'une telle entreprise que d'une rencontre : celle d'une femme qui poursuit une chimère, amoureuse qu'elle est de deux fantômes rencontrés dans un bateau.

Le bateau, en particulier s'il sert de lien entre l'Europe et l'Amérique, fait à

ce point partie de l'univers d'Alvaro Mutis que *La dernière escale du Tramp Steamer*, publié en même temps qu'*Ilona vient avec la pluie*, le hisse au statut de personnage principal.

Maqroll el Gaviero n'est plus ici qu'une ombre qui passe discrètement, malgré la place inattendue qu'il a failli prendre dans ce livre : « J'avais commencé à écrire. Mais à un certain moment, alors que le personnage se trouvait à Anvers, dans un restaurant indonésien, Maqroll el Gaviero est apparu. Il a commencé à parler, à dire des choses, il me ruinait tout mon travail... J'ai essayé de le faire sortir de là, mais il insistait, il s'était enveloppé dans toute l'histoire. J'ai alors repris le roman à zéro, et j'ai réussi à lui faire garder le silence ».

Les émotions, elles, sont les mêmes, nées d'une puissante nostalgie qui lie les êtres entre eux, parfois par l'intermédiaire des choses.

L'amitié qui rapproche Alvaro Mutis de Gabriel Garcia Marquez incite à la comparaison. Elle est cependant impossible. Si le plus célèbre des écrivains colombiens s'exprime souvent dans des romans torrentueux, Alvaro Mutis préfère l'ombre douce des mots aux mots eux-mêmes. Les couleurs fortes utilisées par son célèbre complice sont donc absentes de ses livres où on trouve, en revanche, une sensibilité si fine qu'on la dirait, si on ne craignait de verser dans le cliché, européenne.

Pierre Maury